Document généré le 16 avr. 2024 20:21

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Hockey au *mökki*

Jean-Philippe Payette

Numéro 300, été 2013

URI : https://id.erudit.org/iderudit/69420ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Payette, J.-P. (2013). Hockey au *mökki*. *Liberté*, (300), 62–63.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2013

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

CARNETS D'HELSINKI

HOCKEY AU *MÖKKI*

Les Russes vont à la datcha, les Québécois au chalet et les Finlandais au *mökki*.

JEAN-PHILIPPE PAYETTE

Il a fait froid cet hiver en Finlande orientale, le vent de la Sibérie s'y cassant au galop comme des vagues. Et nous ne sommes pas venus si souvent. Depuis notre dernière longue fin de semaine passée ici, pas d'électricité, pas d'eau, le lac est devenu une route et le chalet, un igloo. Comme il n'y a pas d'électricité, on chauffe au bois. Et comme il n'y a pas d'eau courante, on sort la tarière. Les poissons doivent se demander ce qu'ils ont fait pour susciter de la sorte la colère divine.

J'aime ce rituel : m'installer dans quelques mètres carrés de vieux meubles et de lits croches, où la fragrance légère est partout celle du feu. Garder sa tuque, faire de la buée en permanence comme si le froid même était une cigarette. Devant le poêle à bois, se faire un café instantané. Puis on chauffe le sauna et, plus tard, quand la porte du poêle laissera voir un feu violent, un plat de résistance crépitera sans finesse à grands coups de bûches. Bouffe instinctive : viande grise et légumes racines. Plus quelques bières.

—

La radio à piles est sur Suomi Pop : mon finnois balbutiant me permet désormais de regarder des émissions de télé pour enfants, d'écouter des chansonnettes mièvres, mais également d'assister à la période des questions au parlement. Je note que la droite populiste aux relents xénophobes, qui brandit souvent un nationalisme à l'odeur de pisse après asperges, utilise un finnois des plus simples.

—

Devant nous passent des motoneiges qui rugissent au loin, déchirant la ligne de l'horizon. Chacune d'entre elles me chuchote à l'oreille un truc qui ressemble à *joseph-armand-bombardier-joseph-armand-bombardier-joseph-armand-bombardier.*

—

On s'est pelleté une patinoire. Immédiatement, j'ai quitté le vestiaire du *mökki* pour le Centre Bell. Devant le rectangle bleuâtre et raboteux, je me suis dit qu'il fallait au plus vite que je me trouve un filet, un bâton, une rondelle, que gèlent mes joues et que tout au bout de cette troisième période imaginaire m'attende un berlingot de lait au chocolat. Sur le lac Lintumainen à Hyyrylä, je suis soudainement plus grand grâce aux lames et plus large grâce au bâton.

Je suis encore fragile sur mes patins, je suis *déterritorialisé,* diraient Deleuze et Guattari, sur cette glace où je me prends pour Vincent Lecavalier et m'inspire de Teemu Selänne. Jean Dion, Dany Dubé, Claude Quenneville époque moustache et feu Richard Garneau auraient sans doute pour moi quelques conseils éclairants, mais c'est en lisant *Molloy* de Samuel Beckett que j'ai compris récemment ce qui m'attendait : je vais vieillir dans une langue dans laquelle je serai un gamin éternel, gamin aux cheveux gris, gamin avec des pattes d'oies, un grand-papa Bi qui aurait le regard de Pruneau. Affublé pour toujours de l'uniforme du visiteur.

—

J'aime bien l'uniforme que les Blackhawks de Chicago portent lorsqu'ils jouent à la Saint-Patrick. C'est probablement l'uniforme qui sied le mieux à mes habitudes brassicoles et à mon intérêt pour Michael Davitt, ce nationaliste irlandais qui vint à Montréal en novembre 1886, où il s'adressa à une foule de Canadiens français à qui il dira, en faisant référence aux rebellions patriotes, que leur combat en est un pour l'Humanité au même titre que celui des Irlandais. Le tricolore patriote était admirablement inclusif.

Il se rendra ensuite à Helsinki, en juin 1904, où il sera frappé par le calme avec lequel les Finlandais résistent à la russification qui sévit sur leur territoire, alors duché autonome. Mais l'autonomie ne suffit pas. Pour qualifier l'attitude des Finlandais, il utilise le mot *quiet.* Un mot qu'utilisera plus tard un journaliste du *Globe and Mail* pour qualifier le Québec des années soixante.

—

6 décembre 1917 : Déclaration d'indépendance de la République de Finlande.

18 avril 1949 : L'Irlande devient une république et quitte le Commonwealth.

—

Il est vrai que tant les Québécois que les Finlandais ont en commun un sens du collectif paisible. De cette quiétude, les Finlandais en ont plus tard fait leur indépendance puis leur république. On sent ici une constante insatisfaction, un désir toujours renouvelé, presque maniaque, d'élever les standards. Désir collectif que j'ai célébré avec un quarante onces de jalousie le 6 décembre dernier. « Ça fait drôle de se souhaiter un bon Jour de l'indépendance, non ? » m'écrit par texto une Québécoise expatriée. « Au fond, c'est comme la Saint-Jean », m'ont dit deux amis fédéralistes contentés, repus de peu.

Qu'ils tâchent de soumettre les choses, non de s'y soumettre.
HORACE, *Épîtres,* I, 1,19

—

Le gouvernement finlandais est dirigé par une coalition de six partis politiques, ce qui lui vaut le surnom de « Caisse de six ». Le premier ministre, Jyrki Katainen, est de centre droit, les ministres des Finances, des Affaires étrangères et de l'Éducation sont sociaux-démocrates, l'Environnement et la Coopération pour le développement reviennent aux Verts, une chrétienne-démocrate se fait aller le chapelet à l'Intérieur, un conservateur s'occupe du Commerce extérieur, la gauche-de-la-gauche est aux Transports, à la Culture et aux Sports. Les sièges du parlement sont disposés en demi-lune, ce qui favorise aussi les coalitions, les compromis et une culture politique tout simplement plus saine, où tous sont appelés à mettre du lait dans leur verre de russe blanc. On y est très loin des face-à-face british et des chefs d'État qui dorment avec *L'Art de la guerre* de Sun Tzu sur leur table de chevet.

—

La chicoutai est le fruit national de la Finlande. Le plus souvent, les Finlandais se croient les seuls à en posséder; les Québécois, quant à eux, ignorent qu'ils en ont, ignorent tout simplement de quoi il s'agit. Chaque fois que j'en évoque l'existence, je leur raconte, *tu comprends-tu,* qu'un soir de Noël, j'ai décidé d'épater les membres de ma belle-famille en leur faisant des moules à la chicoutai (*lakkasimpukat*), ces petites framboises de feu, en leur disant que c'était une recette d'un pub charmant de la Côte-Nord, et que oui, ô belle-maman, la chicoutai, c'est merveilleux avec les moules, que oui, ô toi grand-mère qui a mangé du pain de seigle noir toute ta vie, je me la réapproprie en y ajoutant du gingembre, et ça y va par là la microplane. Je suis arrivé à la table. Je me sentais comme le CCCP lorsqu'il s'est présenté devant le Kanada au Forum de Montréal en 1972 en disant *on est ici pour apprendre,* pour mieux humilier l'adversaire 7 à 3. Franc succès.

—

Le point le plus au nord sur lequel je me suis posé au Québec, c'était justement à la Maison de la Chicoutai, écomusée situé à Rivière-au-Tonnerre, en pleine saison morte. Village nordique comme j'en ai vu en Norvège et un peu partout dans le Norden, avec une magnifique église normande, une vue sur le golfe, ouvert trop grand comme un sac de biscuits soda, et un froid camaïeu bleu qui donnait envie d'écouter du Tim Hecker (*Borderlands*) à s'en faire saigner les oreilles, de rester droit devant le large, de faire face à ce vent de mongol.

—

Les patins dans l'aube, je me dis que j'aimerais bien, tout compte fait, me prendre pour un joueur étoile de l'équipe nationale du Québec. Mais cette équipe n'existe pas. Aussi nordique que je puisse être, je trouve dommage que la ville de Québec ait opté pour un Colisée plutôt que des ambassades. Du pain et des jeux. Vivement que l'un donne envie des autres. Je ne suis pas Canadien, je suis harfang.

Tu vois, chaque pays possède une couleur, une odeur et aussi une maladie contagieuse. Chez moi, c'est la complaisance.
GIL COURTEMANCHE

—

Un après-midi, je m'installai dans un bar de la gare Centrale avec mon pote Mathias pour regarder le match Russie-Finlande. Un décor de film de Kaurismäki. Ne manquait que du rock 'n' roll et des manteaux de cuir. Le projecteur n'était pas dernier cri; gueulait contre le mur blanc un match flou où une équipe tout en rouge en affrontait une blanc et bleu. Ça m'a rappelé le court-métrage d'animation *Ha'Aki* d'Iriz Pääbo.

Ovechkin est sur la glace avec Malkin. C'est 2 à 1 pour les Russes. Je me penche vers Mathias, qui vient sans trop de mal de trouver le fond de sa troisième pinte et, par la force des choses, une certaine idée de la détente (et ce, malgré les incessants *slap shots prokofievs* dirigés vers le gardien finlandais, Petri Venhanen la passoire). Je lui dis : « Là, si les Russes comptent, nous sommes foutus. »

Il dépose sa pinte vide. Du revers de la main se rase la moustache de houblon et me fixe.

« Viendrais-tu de dire *nous* ? »

Et Ovechkin lance et compte.

« On m'aurait menti…? »